

u bas du perron attendre le colonel de Savray et la belle vicomtesse Louise pour les emmener à la préfecture, lui en grand uniforme, elle en fraîche toilette d'été, toute la maison s'était emparée du vicomte Paul, chantant et dansant comme les prêtres corybantes.

Si bien que le comte Roland et la comtesse Louise riant comme deux écoliers espiègles qui risquent l'école buissonnière, purent descendre la colline et prendre au galop la grande route qui mène à Tours, sans encourir le *veto* de leur seigneur et maître, ce superbe bambin de vicomte Paul.

Il est vrai que Louise emportait le remords de ne l'avoir point embrassé au départ.

Tout le long du chemin, on causait de lui, et plus d'une fois le sourire de la jeune mère se mouilla. C'était un enfant adoré.

Quand M. le comte et Mme la comtesse entrèrent à la préfecture, il y eut émotion. Le préfet s'agitait, la préfète dépensa plusieurs sourires et alla jusqu'à demander des nouvelles du vicomte Paul. Oui, vraiment, la préfète !

Parmi les messieurs et les dames qui attendaient le potage, on causa ainsi :

—Colonel à trente-cinq ans ! dit la présidente avec une élogieuse amertume.

—Bientôt général ! ajouta la receveuse particulière, une enthousiaste.

—L'air un peu trop content de lui-même... glissa le procureur général.

—Il y a de quoi être content ! fit observer Mgr. l'archevêque.

—Deux cent mille livres de rente ! chiffra aussitôt le receveur-général

—Le crédit de sa femme... commença aigrement la maréchale de camp.

—Toujours jolie, sa femme ! s'écria la receveuse particulière.

—Filleule du roi ! ponctua M. Lamadou, commandant de la gendarmerie.

—On raconte une histoire... insinua la directrice de l'enregistrement.

—Oh ! plus d'une ! interrompit la maréchale de camp. Celle du Juif-errant est drôle !

—Et cet éblouissant colonel est joueur comme les cartes, vous savez ? fit le chef du parquet.

—On pourra bien voir une culbute ! chantèrent en chœur plusieurs voix.

Et les deux battants s'ouvrirent, laissant passer ces mots heureux :

—Madame la préfète est servie !

Sir Arthur n'avait rien dit.

IV.—CE QUE C'ÉTAIT QUE SIR ARTHUR.

C'était un Anglais très-blond, qui venait probablement de l'Angleterre. Il dépensait beaucoup d'argent, mais peu de paroles.

Il jouait gros jeu avec le colonel et valsait avec la comtesse Louise.

A Tours, en Touraine, il y avait en ce temps-là un fort bon poète qui faisait des devises pour les bonbons en chocolat. C'était la nuit que l'inspiration lui venait.

Or ce poète demeurait dans un grenier, en face de la maison de sir Arthur.

Et ce poète racontait que toutes les nuits, à minuit

sir Arthur pleurait et gémissait sur son balcon, disant : « J'étouffe ! Je me meurs ! Eloignez de moi ce fiel et ce vinaigre ! »

Les poètes ne passent pas pour avoir la tête bien solide.

Au lieu de raconter ces nigauderies, nous aurions bien mieux fait de l'avouer franchement :

Nous ne savons pas du tout ce que c'était que sir Arthur.

V.—LE PLAN DE CAMPAGNE DU VICOMTE PAUL.

On n'aurait pas pu tromper le vicomte Paul, s'il n'avait eu des occupations importantes. Le vicomte Paul était Français ; il aimait son pays. Sans mépriser les divertissements de son âge, il savait faire la part des choses sérieuses.

La grande route de Paris à Tours se poursuit jusqu'à Nantes et même jusqu'à Saint-Nazaire. Nous sommes sous la Restauration. Les chemins de fer n'existent pas encore.

La grande route se poursuivant jusqu'à Saint-Nazaire, petit port très-exposé aux entreprises des Anglais, Paul avait pensé à mettre la capitale à l'abri d'un coup de main.

Je suppose que les Anglais, commandés par Wellington, revêtu d'un habit rouge à queue de morue, fussent débarqués à Saint-Nazaire, qu'ils eussent pris Paimbœuf, Nantes, Ancenis, Angers, Bourgueil, Langeais et Luynes... Haussez-vous les épaules ? Du temps de Charles VI, et même beaucoup plus tard, les Anglais en avaient pris bien d'autres !

Enfin, ne disputons pas. Voilà le vrai : au bout du pare, il y avait un pavillon qui commandait la Loire et la route de Tours à Angers. Excellente position pour empêcher Wellington de passer ! Le vicomte Paul, secondé par Joli-Cœur et par quatre jardiniers, était en train d'élever autour du pavillon des retranchements formidables. Le colonel avait donné licence de détourner l'eau du bassin pour emplir les fossés ; Louise avait promis du canon.

Je vous prie de vous figurer Wellington et ses Anglais, tous ornés de queues rouges, débouchant par Luynes, sur l'air de *Mulbrough s'en va-t-en guerre*, et marchant vers Paris. Ils ne s'attendent pas à trouver là les fortifications du vicomte Paul. Pif ! paf ! Boum ! boum ! La mousqueterie ! le canon ! Les voilà en fuite et montrant leur dos qui est si drôle !

S'échapperont-ils ? Non pas ! Le vicomte Paul s'élance sur son poney, rejoint Wellington, l'arrête par la queue et venge le supplice de Jeanné d'Arc.

Et puis on va à Tours chanter le *Te Deum* et dîner à la préfecture. Cette fois, le vicomte Paul sera invité, je pense ! Il l'aura bien mérité !

VI.—OU LE VICOMTE PAUL SE MONTRE BON PRINCE.

Joli-Cœur travaillait avec un entrain inaccoutumé. Le comte et la comtesse lui avaient donné le mot. Les quatre jardiniers piochaient et brouettaient, que c'était merveille. Il s'agissait de revêtir un épaulement dont la vue seule devait arrêter Wellington et lui ôter toute idée d'attaquer la forteresse du vicomte Paul.

Le vicomte Paul avait sa lorgnette de général en chef et inspectait la route pour voir si les Anglais prévenus par l'adroits espions, n'avaient pas doublé